

# DEUXIÈME ROUTE

## Par Bordeaux et Pau.

239 lieues.

---

*Depuis Paris jusqu'à Pau, ( V. 4° route de Paris en Espagne, par les Basses-Pyrénées. )*

**66. Paragraphes (1). ..... 208 l.**

On va gagner, au sortir de la ville, la belle et large vallée du Gave, pour la remonter, soit sur une rive, soit sur l'autre, jusqu'à Coarrase, où les deux branches de la route se réunissent. L'une et l'autre direction offrent une suite non interrompue de villages aussi populeux, qu'industriels et aussi manufacturiers qu'agricoles. Celle de la rive droite, que j'ai suivie, en a dix-huit.

---

(1) Ce nombre de paragraphes et de lieues est calculé sur la communication directe de Roquefort à Aire par Villeneuve de Marsan, communication dont la suppression récente force les voyageurs en poste d'allonger de quatre lieues, en passant par Mont-de-Marsan, et de relayer trois fois au lieu d'une, pour arriver à Aire.

bien comptés, dont les deux tiers sur la route même, et le reste, soit au pied de la colline qu'on longe à gauche, soit au bord du Gave qu'on côtoie à plus ou moins d'éloignement sur la droite. Les principaux sont d'abord Bizanos, situé vers le commencement de la distance, au pied de la côte de ce nom et remarquable par le château de M. Abadie, ensuite Bordes, situé vers le milieu, et Coarrase vers les trois quarts. Ce dernier, le plus considérable par sa population de seize à dix-huit cents âmes, est en outre le plus intéressant de tous par son château, où Henri IV a passé son adolescence. C'est là qu'il courait, nu-pieds et nu-tête, avec les enfans du pays, habillé tout comme eux, grimpant avec eux les rochers, et mangeant, comme eux, le pain bis. Je n'y ai point mis pied à terre ; plus heureux que moi, M. de Vaudreuil s'y est promené dans une belle futaie où « il y a, dit-il, quelques arbres qui ont l'air d'être là depuis le temps de l'héroïque fils de Jeanne d'Albret ». Du coin de ce bois, placé sur une colline, la vue s'étend sur la vallée et sur les coteaux qui en dessinent la largeur à droite et à gauche ». Avant et non loin de Coarrase nous ayons traversé la route de Tarbes à Oloron, qui va traverser elle-même le Gave, sur un beau pont de bois, pour arriver à Nay, petite ville où conduit plus directement de Pau le chemin de la rive opposée. Elle est peuplée de près de trois mille habitans, livrés la plupart à la fabrication des draps, des berrets du pays, et des bonnets du levant ; on y remarque deux belles places, dont une, entourée d'arcades, est occupée par les marchands ; l'autre,

plantée d'arbres sert de champ de foire et de promenade. Les rues en sont larges et droites, la ville ayant été rebâtie sur un plan régulier, à la suite d'un incendie causé par le feu du ciel dans le xv<sup>e</sup> siècle. La situation en est charmante, entre le Gave et un riant coteau de vignes. Un château de belle apparence domine la ville et l'embellit.

Outre les trois routes de Pau, de Tarbes et d'Oloron, en a une quatrième sur les eaux chaudes, par Bruges, petite ville située à deux lieux vers le Sud, au pied des montagnes et peuplée d'environ deux mille habitans, dont l'industrie s'exerce sur les filatures et les fabriques de laines.

Les villages de la rive gauche, par où nous eussions pu arriver également à Nay, ne sont pas moins rapprochés que ceux de la rive droite : sur l'une comme sur l'autre, ils semblent par leur contiguité n'en faire qu'un seul. Les maisons sont couvertes en ardoises et bâties en cailloux, liés ensemble par cette excellente qualité de mortier que nous avons déjà remarqué ailleurs dans le même département.

La vallée si célèbre de Campan ne l'emporte sur celle de Nay qu'en ce qu'elle est bordée de montagnes au lieu de simples collines ; mais ces collines sont richement drapées de vignobles, de vergers et de bosquets, et sur la rive gauche du Gave elles forment les premiers gradins des Pyrénées, dont on voit dans le lointain la chaîne centrale, à plus ou moins de distance vers le Sud.

S'il est une vallée à laquelle celle de Nay puisse être comparée, c'est celle du Graisivaudan, décrite, dans

notre volume des *Routes de Paris à Turin* (p. 186). Arrosées toutes deux par une rivière torrentueuse, dont la source est dans les glaciers, elles sont toutes deux cultivées à peu près de même: beaucoup de variété de produits, beaucoup de hautins, beaucoup de prairies. Toutes deux possèdent une route sur chaque rive et dans toutes deux la rive gauche offre, avec plus de fraîcheur, moins de perspective, en dérochant, ici la chaîne des Pyrénées, là celle des Alpes, Les villages, très multipliés dans la vallée du Graisivaudan, le sont encore plus dans celle de Nay, qui n'est pas d'ailleurs aussi sujette aux débordement du Gave que l'autre à ceux de l'Isère.

J'ai trouvé en automne cette magnifique vallée presque entièrement couverte de maïs, récolté sur le terrain qui avait déjà produit une première moisson en froment. Ce dernier n'y rend que cinq à six pour un, et c'est beaucoup, si l'on considère que non-seulement la terre n'y a aucune année de repos, mais qu'elle produit même deux récoltes par an. Les noyers et les arbres de toute espèce dont elle est parsemée, les riens coteaux qui la bordent, et la perspective lointaine des Pyrénées, qui se présentent, sous toutes les formes et sous toutes sortes d'aspects, concourent, avec les villages nombreux et les récoltes abondantes dont elle est couverte, à la ranger parmi les plus agréables vallées du royaume, tout riche qu'il est en ce genre de beauté. Reprenant notre route à Coarrase, nous remarquerons, avant ce village, à l'entrée et à gauche du pont qui conduit à Nay, le petit bourg de Clarac, chef-lieu de canton. Peu après on traverse le Gave sur un très haut et très

beau pont de pierre, trois lieues avant d'arriver à Lestelle, charmant village, où se termine la vallée que nous venons de parcourir. Elle s'y rétrécit tout-à-coup pour se changer en un vallon des plus romantiques. Ce n'est plus ici le charme des vastes points de vue, des riches labours, des nombreux villages ; c'est celui de la verdure, de l'ombrage, de la fraîcheur, joint à la riante variété d'un horizon moins étendu, mais aussi moins vague ; au lieu de la perspective lointaine des montagnes, ce sont les montagnes mêmes : on en longe les bases, qui commencent par un amphithéâtre, composé et diversifié de tout ce qu'un paysage peut offrir de plus enchanteur. Le Gave roule ses flots de cristal entre deux digues naturelles, consistant dans les pentes douces et ondulées des tapis de prairies qui le tiennent captif et ne lui permettent pas de franchir ses bords. Ce village, d'environ douze cents habitans, possède une fabrique de papier. En face de la droite et large rue qui le compose, la chapelle de Notre-Dame de Bétharram, grand objet de pèlerinage dans le Béarn, présente, sur une éminence pittoresque, son frontispice, d'un aspect imposant quoique d'un assez mauvais style. Les cinq statues de la Vierge et des quatre évangélistes qui décorent ce frontispice ne sont pas sans mérite. On les croirait en marbre de Carrare ; elles sont en marbre de Loubies, dont la carrière est dans la vallée d'Ossau. L'intérieur de l'église est riche en dorures. La maison attenante, consacrée jadis à l'habitation des chapelains, convertie, lors de mon dernier passage (1814), en école secondaire, est aujourd'hui un séminaire.

Un chemin agréable, ombragé et coupé par des stations semblables à celles du Mont-Valérien, monte en serpentant depuis l'église, située à mi-côte, jusqu'au Calvaire, situé sur le sommet. Les fidèles qui s'agenouillent à chaque station gagnent je ne sais combien d'indulgences, et les simples curieux un des plus beaux points de vue du monde : d'un côté ce sont les montagnes, s'élevant par degrés jusqu'à celles qui forment les frontières d'Espagne, et changeant de couleur selon la distance ou l'élévation, vertes d'abord, puis grises, enfin blanches ; de l'autre c'est la gorge du Gave, dont l'étroite et sinieuse profondeur se change tout-à-coup en une large et superbe vallée. Un mont qui s'élève une demi-lieue vers le Sud, sous la forme parfaite d'un cône tronqué, dérobe la vue du beau château et des intéressantes forges d'Arthez d'Asson, propriété de M. le marquis d'Angosse, pair de France. Elles sont à une lieue et demie de Lestelle, dans la belle vallée d'Asson, qui se réunit à celle du Gave un peu au-dessus.

J'y suis arrivé à cheval par une suite de paysages de la plus grande beauté. Une variété continuelle de sites et d'aspects captivait mes regards, jusqu'au pied des monts, où ces forges ; sont placées, et où commencent véritablement les Pyrénées. Des croupes et des sommités imposantes en sont les premiers échelons, qui cachent à l'observateur les cimes plus imposantes de la chaîne centrale dont il n'a eu, chemin faisant, que quelques échappés de vue.

Les forges sont dans le fond du vallon : des eaux écu-

meuses et limpides les alimentent ; des prairies fraîches et riantes les entourent ; des monts escarpés, rembrunis et sauvages les dominent au loin ; le château du propriétaire les domine de près, du haut d'un terre-plein qui règne sur toute cette partie d'un des plus agréables et des plus solitaires vallons des Pyrénées. La construction de ce château est élégante, et aussi simple d'ailleurs que sa situation est délicieuse.

Le torrent ou la rivière qui arrose la vallée d'Asson n'a qu'un cours d'environ six à sept lieues (quatre à cinq lieues de pays), depuis sa naissance au pic de Gabisos jusqu'à son débouché dans la vallée du Gave près de Nay.

La paroisse de Saint-Paul d'Asson, d'où dépendent les forges, est composée de divers hameaux, où règne un air d'aisance et de prospérité qui charme la vue. Chaque maison est entourée de son héritage dont la culture est agréablement diversifiée. La vigne s'y enlace autour des arbres, comme dans la plaine de Tarbes. Les châtaigniers y sont énormes et rappellent ceux de l'Etna. Les maisons, bâties à chaux et à sable, sont couvertes eu ardoises.

La forge de Saint-Paul d'Asson n'est pas moins intéressante par elle-même que par son site. Dans d'autres forges, j'ai vu l'eau donner, comme agent moteur le mouvement aux soufflets ; ici elle sert de soufflet elle-même, par sa chute verticale le long d'un énorme tuyau formé d'un arbre creux qu'elle paraît remplir en entier. Un autre tuyau adapté latéralement à celui-là donne passage au vent que produit la chute, sans que

l'eau entraînée, par son poids dans sa direction perpendiculaire, s'échappe par cette ouverture latérale. Le vent qui en sort est d'une violence extrême ; on ne peut lui comparer celui des soufflets ordinaires.

Dans la même vallée, une lieue au-dessus, est une seconde forge, celle de Nogarot ; et une lieue plus loin encore, vis-à-vis le village de Ferrières-d'Aucun, dans le territoire des Hautes-Pyrénées, la minière qui alimente l'une et l'autre, et qui appartient au même propriétaire.

Les travaux de cette exploitation souterraine méritent de fixer l'attention des voyageurs. Une galerie, de près de cent toises, creusée à hauteur d'homme dans le roc vif, conduit en ligne droite à la masse du minerai, et y pénètre dans diverses directions, par plusieurs autres galeries, à plus de cinq cents pieds de profondeur perpendiculaire. Le fer provenant de cette minière est de première qualité ; le minerai rend de 30 à 33 pour cent. Une population nombreuse est employée aux divers travaux de la fabrication du charbon, de l'extraction du fer, de la manipulation, et des transports de toute espèce ; ce qui forme un spectacle d'industrie et d'activité fort extraordinaire dans un lieu aussi sauvage.

En me rendant, à ces forges, j'ai cru reconnaître, dans la roche que je longeais fréquemment et foulais quelquefois, la nature de celle qui se lie ordinairement au charbon de terre, et je me trompe fort si elle ne signale point des mines de ce fossile, qu'on trouverait peut-être sans creuser très profondément. Je donne cette présomption comme une ressource possible pour le propriétaire de ces forges, en cas d'épuisement de ses bois,

ou, mieux encore, comme un moyen de ne pas les épuiser.

Ne quittons pas la vallée d'Asson sans apprendre aux naturalistes qu'il existe une carrière d'albâtre près de l'église paroissiale de Saint-Paul d'Asson.

Cette courte mais intéressante excursion m'a offert encore un intérêt de plus, en me rendant témoin de la chasse aux palombes. Je traversais à cheval, avec mon secrétaire et le maître de poste de Lestelle, qui nous servait de guide, un plateau tout verdoyant d'arbres et de prairies. Deux trépieds finis avec de longues perches ou des mâts, s'y élevaient, et portaient dans les airs deux espèces de lanternes composées de branches d'arbres, et garnies de feuillages. Chacune de ces lanternes, placées à une portée de fusil l'une de l'autre, cachait un homme. Un peu plus loin, une rangée de beaux arbres attirait par leur élévation et leurs branchages touffus, la proie innocente qu'attendaient de grands filets tendus dans les intervalles. C'était en automne, saison du passage de ces oiseaux voyageurs, dont la direction est constamment de l'Est à l'Ouest.

Je passais moi même au moment où il en arrivait on vol. « Cachez-vous, cachez-vous », nous criaient deux hommes postés au pied de chaque arbre, dans une cabane de feuillages, pour abattre le filet au moment convenable. Aussitôt notre conducteur de galoper vers l'extrémité de la prairie, et nous de le suivre, pour aller nous cacher derrière le dernier arbre de la file. Un instant après, nous voyons arriver les palombes, qui commençaient à baisser leur vol pour se reposer sur les

arbres, asiles chers à ces hôtes des forêts, amans des beaux ombrages. Au moment où ils approchent, les deux hommes cachés dans les deux lanternes placées à une plus grande hauteur qu'eux, les effarouchent par leurs cris, et jettent en même temps en l'air des morceaux de bois blanc qui ajoutent à leur frayeur, en leur faisant craindre l'attaque imprévue de quelque oiseau de proie. Non seulement ils renoncent au repos que leur présentent ces arbres, mais, abaissant de plus en plus, leur vol, ils cherchent à s'échapper dans les intervalles. C'est là que les attendent les filets. Au moment où ils s'y précipitent, le cordon est lâché : deux grosses pierres entraînent à terre la partie supérieure du filet, dont la partie inférieure est fixée au sol, et tout le vol reste prisonnier. La capture dont j'ai été témoin n'était que de six, mais on en prend ordinairement bien davantage : la veille, les mêmes oiseleurs en avaient pris cent et quelques d'un seul coup de filet. Cette chasse, mal rapportée dans les dictionnaires d'histoire naturelle, ne se fait guère, du moins de la même manière, que dans les Pyrénées. Il est difficile d'en voir une plus curieuse, comme il est difficile aussi d'être servi plus à souhait que je ne l'ai été, puisque je me trouvais passer au moment même de cette chasse, moment si recherché, et souvent en vain, des voyageurs qui hantent les eaux thermales de ces montagnes, et beaucoup les quittent avec le regret de n'avoir pu en être témoin. Il a fallu le bonheur de rencontrer, non seulement la saison favorable, mais encore un des beaux jours de cette saison.

Nous avons vu de semblables palombières à Bagnères et ailleurs, dans le Béarn et le pays basque, mais toujours à l'entrée des vallées et sur les collines qui composent les premiers gradins de la chaîne. Si l'on pénètre plus avant dans les montagnes, ou si on les quitte pour regagner la plaine, plus de passage, ni de chasse des palombes.

— *Parcouru depuis Paris* ..... 214 l.

§ 68. *De Lestelle à Lourdes*..... 4

On passe le Gave au départ, sur un assez beau pont de pierre, vis-à-vis de l'église de Bétharram, pour remonter la vallée, qui devient ici une gorge, en côtoyant à droite la rivière, qui devient elle-même un torrent, et vers le milieu de la distance, on traverse d'abord la limite des Hautes et des Basses-Pyrénées, ensuite la petite ville de S.-Pé, où l'on remarque une belle place entourée d'arcades. Cette ville, peuplée de près de trois mille habitants, est connue par ses fabriques, tant de clouterie que de taillanderie. Ses clouteries, alimentées par le fer des forges d'Asson, approvisionnent de cloux tous les pays environnans. S.-Pé est un chef-lieu de canton, dépendant de l'arrondissement d'Argelès.

Rien de remarquable dans l'intervalle qui sépare la ville de S.-Pé de celle de Lourdes. C'est toujours la vallée, ou plutôt la gorge du Gave. Ce torrent borde sur l'autre rive la forêt de Lourdes, qui fournit encore de beaux bois de construction à la marine.

— *Parcouru depuis Paris jusqu'à Lourdes*, 218 l.